

Laval théologique et philosophique



CHAUNU, Pierre, *Histoire et foi. Deux mille ans de plaidoyer pour la foi*

René-Michel Roberge

Volume 38, numéro 2, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705930ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705930ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roberge, R.-M. (1982). Compte rendu de [CHAUNU, Pierre, *Histoire et foi. Deux mille ans de plaidoyer pour la foi*]. *Laval théologique et philosophique*, 38(2), 207–209. <https://doi.org/10.7202/705930ar>

□ comptes rendus

Roger MEHL, Vie intérieure et transcendance de Dieu (Collection *Cogitatio Fidei*, n° 103), Paris, Éd. du Cerf, 1980. 238 pages (13,5 × 21,5 cm).

Parler de vie intérieure dans le concret actuel des théologies de l'action, voilà le défi que veut relever Roger Mehl. « La difficulté de notre entreprise, ce n'est pas tellement de courir le risque mondain de passer pour réactionnaire, c'est de tenter de restaurer dans notre époque un souci de vie intérieure qui ne dévalorise pas le projet collectif de transformer le monde et d'édifier des structures sociales plus justes, c'est de réinsérer la praxis non pas dans une idéologie, mais dans une spiritualité » (p. 15).

L'auteur s'efforce d'abord de marquer les contours de la vie intérieure. C'est le sujet qui est le gardien des limites respectives de l'intérieur et de l'extérieur. La vie privée est regardée comme le symbole de la vie intérieure et la vie quotidienne comme sa condition matérielle. Alors que « la vie extérieure c'est la tentative de réduction du possible, la vie intérieure c'est l'acceptation de l'impossible possible » (p. 54). Et l'accès à la vie intérieure ne peut se faire que par la médiation du désir — par opposition au besoin — de l'autre.

Mais la vie intérieure est-elle apparence ou réalité ? À l'encontre de Marx qui sacrifie la vie intérieure à l'urgence de la lutte présente contre l'aliénation économique et à l'encontre du structuralisme qui nie le sujet au profit de la structure, Roger Mehl propose une vie intérieure rendue possible par la parole.

Quand il examine le rapport dialectique entre vie intérieure et action, il constate que la vie intérieure est action sur soi-même en tant que tâche d'unification et d'auto-critique ; qu'elle est condition de l'action ; et enfin que l'action agit comme thérapeutique de la vie intérieure. Comme le destin de la vie intérieure est lié à celui de la transcendance, Roger Mehl est amené à constater que la transcendance est devenue problématique,

entre autres parce que « dans le passé elle a été pensée comme surnature (ou surnaturel) et que cette notion de surnature a suivi la destinée de celle de la nature qui la rendait pensable » (p. 132). « La vraie transcendance, c'est celle qui s'objective dans un acte de dépassement de toute substance » (p. 152).

L'auteur s'interroge ensuite sur la place de l'expérience de la mort dans la vie intérieure, que cette expérience soit ressentie comme « diminution d'avenir » dans le vieillissement ou comme « absence » dans la mort de l'autre aimé. La mort, observe-t-il, peut être ressentie comme une « menace absolue » pour la vie intérieure, mais elle peut être aussi « donneuse de sens » à notre existence. Quant à la place de ce « recueillement » particulier qu'est la prière dans la vie intérieure, il la regarde comme centrale. Ainsi il dira que « le drame de la communication impossible, qui est le drame essentiel de la vie intérieure, c'est le drame de la prière qui ne s'accomplit plus » (p. 224).

Le lecteur de tradition catholique, à la lecture de cet ouvrage d'un théologien protestant, comprendra mieux cette valeur d'Évangile que Luther voulait restaurer par sa doctrine de la justification par la foi seule : « Il n'est pas pour l'homme de liberté tant qu'il est le fils de ses œuvres » (p. 18). Ce livre est prophétique : il nous sensibilise au primat de l'être sur le faire. L'auteur a su aborder un vieux thème de façon nouvelle et un sujet difficile avec franchise. On peut ne pas être d'accord avec telle ou telle de ses considérations, on prend plaisir à lire cet ouvrage.

R.-Michel ROBERGE

Pierre CHAUNU, Histoire et foi. Deux mille ans de plaidoyer pour la foi. Paris, Éditions France-Empire, 1980, 15,5 × 24 cm, 315 pages.

Pierre Chaunu, professeur à la Sorbonne, est un historien bien connu. De confession protestante

et très ouvert à la tradition catholique, il est un chrétien convaincu. On lui a demandé comment cohabitent, dans son esprit, histoire et foi. Il répond dans cet essai d'apologétique.

La première partie de l'ouvrage diagnostique la crise actuelle de l'apologétique. Pour l'auteur, il ne peut y avoir d'apologie « que là où existent deux Royaumes, deux degrés dans la connaissance, deux possibilités encastrées d'approcher le secret de l'être... la Révélation naturelle ou générale et... une Révélation particulière... surnaturelle » (pp. 26-27). Sans puiser à cette dernière Révélation qui, par définition, n'est pas accessible à tous comme se doit de l'être la démonstration apologétique, l'apologie a pour tâche de justifier la possibilité de ce « supplément d'information » que représente la Révélation surnaturelle.

« À l'intérieur de la famille du monothéisme abrahamique, observe Chaunu, la tendance à l'Apologétique est très inégale. Elle va du moins au plus : du moins de l'islam au plus du catholicisme, en passant par le judaïsme, les traditions de la Réforme et l'orthodoxie orientale... » (p. 29).

L'auteur dénonce toute opposition entre foi et religion. Il conteste particulièrement la théologie barthienne, pour autant qu'elle refuse pratiquement de tendre la main au non-croyant en quête de sens.

Chaunu observe que l'apologie chrétienne des derniers siècles a connu deux démarches parallèles : la démarche catholique qui « s'efforce de démontrer que l'Église affirme beaucoup de choses que la raison peut établir » (p. 50). Sur cette base, elle invite le « cherchant Dieu » à la suivre pour le reste. D'autre part, l'apologétique protestante « s'efforce à démontrer la divinité de la source » (p. 50) de la foi, à savoir l'Écriture. Tout ce qui en découle s'en trouve indirectement prouvé.

Dans la seconde partie de son ouvrage, Pierre Chaunu nous donne sa version de l'histoire de l'apologétique chrétienne. Pour un non-spécialiste de la théologie, il a étonnamment bien repéré les grands tournants et leurs enjeux. Il a raison de dire que la difficulté première fut, pour les chrétiens, de faire accepter leur idée de la création à partir d'un commencement absolu. À notre avis, cependant, son exposé eût été plus correctement illustré par le phénomène gnostique en général que par le seul marcionisme. Il est vrai que le marcionisme offrait une illustration plus simple du premier grand conflit entre foi chrétienne et philosophie. En matière d'anthropologie,

l'A. montre comment et dans quelles limites les Pères ont retenu de la philosophie ambiante le concept d'immortalité de l'âme pour rendre leur foi en la Résurrection. L'immortalité chrétienne n'aboutit cependant plus à la dissolution de la personnalité. Chaunu rappelle ensuite la signification des débats trinitaires et christologiques des IV^e et V^e siècles. C'est l'Église qui réussit à traduire dans une culture « étrangère » le cœur de son expérience de foi.

Avec le Moyen Âge, la doctrine de la création se trouve à nouveau confrontée avec la philosophie. Le principe de l'analogie de l'être permet d'éviter le panthéisme. La théologie scolastique se perd cependant dans ses problèmes de techniciens du savoir. Ainsi, elle achoppe sur la question de l'éternité du monde. C'est le Moyen Âge qui introduira l'idée du purgatoire sur la toile de fond d'une éternité « envahie par la durée » (p. 194). C'est lui aussi qui commettra l'imprudence de « prétendre, au titre de la raison, conférer à l'âme immortelle le statut des Ressuscités de la Révélation scripturaire » (p. 198). C'est l'immortalité « arrachée à l'opération de Dieu » (p. 199).

L'auteur passe ensuite assez vite sur l'humanisme et la Réforme pour insister plutôt sur la montée de la « philosophie mécaniste ». Il termine en montrant que l'erreur moderniste a été de négliger de prendre du recul pour sortir des impasses auxquelles la science acculait la foi.

De la troisième partie de l'ouvrage, où l'auteur propose les contours d'une apologie pour aujourd'hui, nous avons surtout retenu qu'il la voudrait ouverte aux sciences de la nature plus encore qu'aux sciences humaines. Il faut avouer que la théologie actuelle préfère le dialogue avec les sciences humaines. Pourtant, Chaunu a raison, l'objection populaire vient des sciences physiques.

Tout au long de son ouvrage, Pierre Chaunu nous a paru obsédé par le problème de la mort, plus précisément par celui de la survie de l'espèce humaine. Il ne manque pas une occasion d'évoquer ses combats contre la régulation des naissances et l'avortement.

Chaunu a bien saisi la spécificité et les grandes articulations du judéo-christianisme. Il ne prétend pas faire œuvre théologique ; mais il interroge sérieusement la théologie. À tous il rappelle ceci : « Il n'y a pas d'étude objective du fait religieux. Nous n'avons le choix qu'entre deux subjectivités. La première subjectivité, vous la connaissez, c'est précisément celle qui s'appelle objectivité. C'est

l'objectivité de "la vie dont le numéro est sorti à Monte Carlo", de la peur de se montrer en compagnie de la téléologie, vous savez, "cette femme de mauvaise vie", qui compromet à jamais ceux qui se montrent en sa compagnie, la téléologie, c'est-à-dire, en un mot, le sens. Et puis il y a une autre subjectivité, celle qui accepte, sans complexe, un sens, un sens qui, ne pouvant venir des choses elles-mêmes, vient d'Ailleurs. Cette subjectivité-là accepte le fait religieux, elle lui donne un contenu positif. Elle n'est pas plus déraisonnable que l'autre. Subjectivité, pour subjectivité, celle-ci vaut bien l'autre » (p. 308).

Ce volume est littéralement captivant. Il nous livre les propos d'un érudit et d'un sage. On peut ne pas être d'accord avec lui, mais on ne peut pas refuser de l'écouter.

R.-Michel ROBERGE

André DUMAS, *Nommer Dieu*, Paris, Éditions du Cerf, Coll. *Cogitatio Fidei*, 1980, (21.5 × 13.5 cm), 336 pages.

Préoccupée d'œcuménisme, la collection *Cogitatio Fidei*, publiée avec le présent ouvrage d'André Dumas des écrits d'un frère de confession différente, mais dont la réputation n'est plus à faire. *Nommer Dieu* réunit un ensemble de textes parus dans diverses revues entre 1959 et 1979, sauf le premier qui était resté inédit. Ces textes ne se suivent pas selon un ordre chronologique, mais ont été rassemblés autour de thèmes majeurs comme : les noms de Dieu, les théologies de Dieu, les lieux de Dieu. Par là, l'auteur entend donner au volume une « honnête cohérence » et souhaite que cette cohérence puisse « guider le lecteur ». Cette cohérence ne peut cependant pas assurer une unité aussi serrée que celle d'un ouvrage dont la structure est conçue d'avance et non pas après coup. Dans la mesure où une certaine unité existe, elle provient de ce que ces articles « tournent tous autour des rapports entre théologie et philosophie, spécialement en France depuis 1945 » (p. 12).

Nous ne saurions retenir toutes et chacune des parties de cet ouvrage. Bien conscient qu'il y a là quelque arbitraire et une bonne part de subjectif, nous ne retiendrons que ce qui nous paraît le plus important.

Le second texte s'intitule *Dieu objectif*. C'est un texte laborieux. Peut-être pourrait-on résumer

son contenu en empruntant deux brefs énoncés de l'auteur : « Dieu n'est pas objectivable », ... « Par ailleurs, Dieu est objectif » (p. 39). Comment entendre ces formules ? Il nous semble que l'auteur veuille dire quelque chose comme ceci : Dieu n'apparaît pas au terme des efforts et de l'activité de la raison humaine ; c'est Dieu lui-même qui agit et se donne à l'intelligence humaine dans la foi. L'activité humaine dans l'atteinte de Dieu ne compte pour rien, tout revient à l'action divine. C'est peut-être là une façon maladroite de traduire la pensée du pasteur Dumas, mais laissons-lui la parole : « Dieu n'est pas *objet* de la connaissance humaine et cependant Dieu est *objectivement* connu par la foi, sinon il ne serait plus Dieu, sujet de l'homme, mais Dieu, aspiration régulatrice, asymptote infinie du sujet humain » (p. 44).

Le dernier paragraphe de cet article contient une idée intéressante que nous voulons retenir.

Il ne faut pas s'étonner si la foi éprouve de sérieuses difficultés à s'installer dans la culture moderne. La foi n'évolue pas « en un territoire vide et sacré, mais en un pays plein et profane ». « La foi ne colonise pas des terres vierges ». Il y a là une similitude avec l'implantation du peuple juif en Canaan. « Dieu en effet n'a pas conduit son peuple hors d'Égypte pour l'introduire en un territoire vide, mais il l'a conduit dans un pays pré-occupé par les idoles, c'est-à-dire par les idées et les visions du monde des Cananéens » (p. 48).

Dieu caché et *Dieu décevant* sont les deux études suivantes : la première se rapporte à Pascal, la seconde à Nietzsche. Ne retenons que la première. Dans ses *Pensées*, Pascal est revenu à six reprises sur le thème du Dieu caché, thème emprunté à Isaïe XLV, 14-15, et qui alimente l'apologétique de Pascal. Bien que caché, ce Dieu est présent, vivant et vivifiant, il « a donné des marques de soi visibles à ceux qui le cherchent et non à ceux qui ne le cherchent pas. Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire ». (*Pensées*, B.430).

L'étude intitulée *Parole, Écriture, Langages*, est des plus intéressantes pour connaître un trait, sinon le trait fondamental de la théologie protestante. L'auteur revient sans cesse avec une insistance particulière sur une même formule qu'il propose comme caractéristique des théologies issues de la Réforme. La formule utilisée est pour ainsi dire double : Dieu comme Parole, l'homme comme foi. Il commence par écrire : « Je montrerai tout d'abord combien la détermination de Dieu